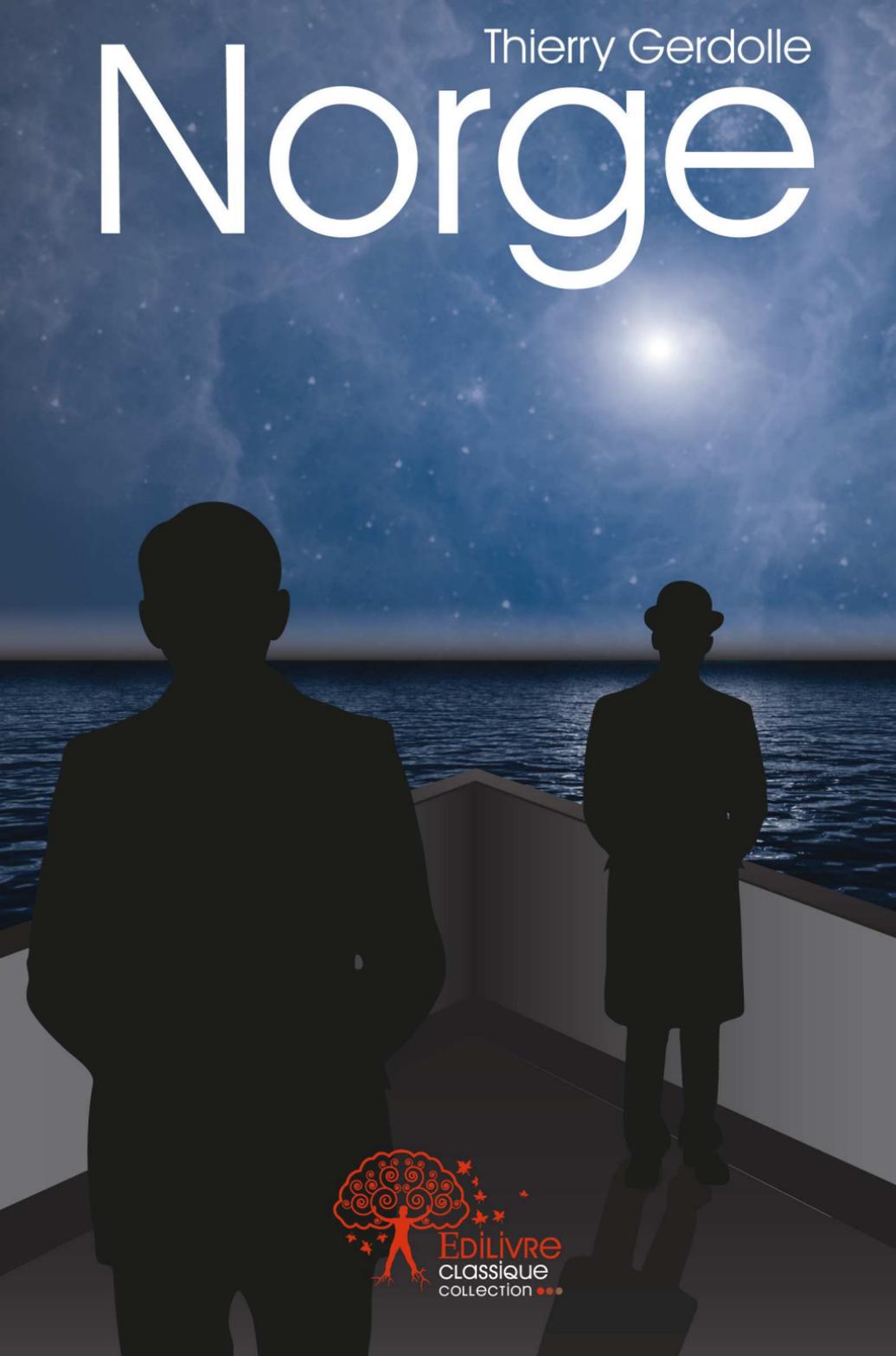


Thierry Gerdolle

Norge



L'homme, la main accrochée au bastingage, admirait ce magnifique paysage défilant devant ses yeux redevenus, le temps d'un instant, ceux d'un enfant. La proue du bateau montait et descendait au gré des vagues berçant ses rêves heureux. La nuit était tombée depuis belle lurette. La lune illuminait miraculeusement la côte, ces montagnes, ces fjords.

Enveloppé chaudement des pieds à la tête, il se tourna vers la passerelle désertée depuis longtemps par les passagers. Il se trouvait au plus haut de ce bateau de croisière, « Le Costa Pacifica », sur le pont 12. Le sol brillait, éclairé par les spots puissants qui se situaient sous la main courante. Les ampoules accrochées en dentelles sur les mats et élingues donnaient un air de fête permanent. Les transats parfaitement rangés et empilés les uns sur les autres, accentuaient davantage cette sensation de calme et de solitude.

Les festivités siégeaient dans les niveaux inférieurs. Les 3000 passagers profitaient des divertissements que pouvait offrir ce genre de croisière.

Mais pour lui, cet homme assoiffé d'espace et de nouveaux horizons, le plus beau se découvrait devant

ses yeux, même si le vent froid de la Norvège lui balayait le visage. Pour rien au monde, il n'aurait manqué ce spectacle !

Il le vit s'approcher !

Ce jeune garçon aux cheveux châtain clair ne portait qu'un teeshirt bleu léger, ce genre de sweat passe partout et peu couteux. Avec ses bras nus il bravait l'air frais norvégien. Leur regard se croisa. Ils se saluèrent d'un signe de tête. Puis, l'adolescent d'une quinzaine d'années, après avoir marché une dizaine de mètres, s'arrêta. Il fixa une dernière fois de ses yeux bleus d'acier et son regard persan l'homme appuyé au bastingage. Il enjamba la rambarde de bois, et il sauta dans l'eau glacée de l'océan.

André Martinien resta pétrifié plusieurs secondes scrutant la masse noire de l'onde amère. Il examina autour de lui une âme providentielle qui aurait pu lui venir en aide. Personne ! Pas un chat sur le pont à cette heure avancée de la nuit. Il n'entendait que le brouhaha de la machinerie et de la ventilation bruyante. Son cœur battait à tout rompre. Il frôlait l'infarctus ! Il jeta une bouée déclenchant ainsi un signal d'alarme signalant un homme à la mer.

Immédiatement le bateau stoppa les machines glissant sans bruit sur le royaume de Neptune agité de grosses vagues. Il fut rapidement rejoint par l'équipage du navire. Après avoir expliqué qu'il avait été témoin d'un suicide puisque l'ado avait, visiblement et sans doute, sauté par-dessus bord, le commandant décida de démarrer les recherches sur l'inconnu. Dans un grand chambardement, une chaloupe équipée de puissantes lumières chercha un hypothétique survivant qui aurait bien eu du mal à se

remettre de cette chute vertigineuse dans une eau glacée.

Pendant ce temps, tout l'effectif disponible contrôlait les cartes des passagers qui durent regagner dans l'urgence leurs cabines respectives. Deux heures plus tard, tout avait été passé au peigne fin. L'homme se retrouvait dans un habitacle qui servait d'infirmierie en présence du capitaine et de plusieurs responsables.

– Monsieur Martinien, commença le commandant dans un fort accent italien, personne n'est porté absent sur ce bateau. Ni les passagers, ni les personnels. Vous me comprenez ? personne ne manque !

– Mais je n'ai pas rêvé tout de même ! s'énerma André Martinien, 60ans, P.D.G. d'une grande société. Je ne suis pas fou ! Si je vous dis que j'ai vu quelqu'un sauter par-dessus bord !

– Monsieur Martinien, vous avez cru voir quelque chose ou quelqu'un, mais là je peux vous affirmez que personne ne manque à bord !

– Mais si je vous dis que...

– Ecoutez, monsieur, ma patience à des limites. Vous nous avez fait perdre assez de temps comme ça. Soit vous regagnez votre cabine sagement, soit je vous débarque auprès des autorités et vous pourrez vous expliquer à loisir. Bonne nuit monsieur !

André Martinien n'eut pas d'autre choix que celui de regagner sa cabine où sa femme l'attendait en se faisant un sang d'encre. Il lui expliqua les derniers événements en lui demandant expressément de ne plus en parler.

Dimanche 7 aout

Le jeune homme déambule dans les allées pentues de Bergen. Ces maisons en bois de toutes les couleurs, rose, mauve, bleu, rouge donnent à la commune une chaleur suggestive puisque qu'au cœur de l'été, la température dépasse rarement les vingt degrés.

Bergen ! 250 000 habitants et la sensation d'une ville fantôme lorsque l'on sort du cœur de la cité. Les rues paraissent vides et les chaussées étroites sans trottoir, des vieux quartiers, sont bordées de plantes vertes. D'ailleurs, tout semble vert ici. Le soleil n'a pas le temps de sécher la quantité de pluie qui se déverse dans cette cité du sud-ouest de la Norvège.

Lui, ce jeune norvégien de 17 ans aux cheveux châtain clair et aux yeux d'un bleu nordique, n'a pas cette préoccupation en tête. La phrase aperçue un peu plus tôt sur un journal local lui taraude l'esprit : « une personne avec une conviction est aussi forte que 100 000 autres n'ayant que des intérêts ». Cet énoncé lui trotte dans le ciboulot pour l'avoir déjà entendu trop souvent.

Pour le moment, il déambule dans cette agglomération humide, froide et hostile. Il habitait, il n'y a pas si longtemps, le temps d'avant, avant cet attentat terroriste qui brisa tout ses rêves d'adolescent heureux, un joli quartier d'Oslo, dépaysement total ! Depuis plusieurs jours, il erre comme une âme en peine à la recherche d'une personne qui lui est cher, proche, un morceau de soleil qui permettra à son cœur glacé de se réchauffer. C'est son devoir de sauver cette âme en perdition. Le remettre dans le bon chemin, il doit bien ça aux deux personnes qu'il aime par-dessus tout, son père et sa mère ! Il sait que c'est ici qu'il doit le chercher. La dernière fois où il avait eu de ses nouvelles, elle provenait de cette ville, Bergen.

Hier soir, il avait aperçu un groupe, quatre garçons et une fille, pas tout à fait des adolescents comme lui, plutôt des jeunes adultes d'une vingtaine d'années, à l'abord de l'église proche de l'office de tourisme. Lorsqu'il avait voulu les aborder, ils se sont séparés le laissant en plan sans même lui adresser un regard. Il faut avouer que depuis quelques jours il ressemble plus à un clochard plutôt qu'un jeune étudiant norvégien.

Depuis son arrivée, il squatte un grenier d'une maison isolée. Il avait réussi, avec l'aide d'un gamin du quartier, à entrer à l'aide d'une échelle sans se faire voir sous le toit pentu d'une jolie chaumière. L'endroit plein de bric et de broc sentait le sapin et le fumet de bois. Pour dormir, cela lui convient à merveille malgré les nuits fraîches. Il avait dégotté un tas de couvertures avec lesquelles il s'était constitué un lit douillet. Il s'enfouissait dedans recherchant l'odeur, celle d'avant, rassurante, blottissant son

visage dans le creux de son bras. Mais celle-ci disparaissait au fil des jours faisant place à des fragrances beaucoup moins avenantes. Depuis trois jours, il n'avait pas pu se laver, ni se changer.

Il commence à susciter une curiosité malsaine, les clochards ne sont pas très nombreux à Bergen, surtout ceux de son âge.

En plus, il a faim, très faim ! Il n'a plus d'argent, plus de nourriture, la déchéance totale. Pour autant, il ne veut pas partir sans trouver ce qu'il cherche. Il ne peut pas se faire aider, personne ne comprendrait sa quête. À ce jour, dans l'instant présent et contre toute attente, l'unique aide précieuse vient de ce gamin de treize ans rencontré sur les docks. Si ce coup de main reste modeste, il est primordial pour son confort personnel. Le reste, l'affectif, il en a cure !

Il se dirige vers le marché aux poissons. Sans doute le seul lieu où il aurait la probabilité de manger quelque chose d'intéressant. En plein été, l'endroit est bondé de touristes et la dégustation de saumon et autres spécialités de la mer sont monnaie courante.

Il arrive sur le port. Sur sa gauche, amarré, un énorme navire de croisière déverse des touristes. Un flot discontinu de va-et-vient, de gens entrants ou sortants du bâtiment. Tous ces individus se répandent dans un joyeux désordre dans les rues de Bergen. Beaucoup se dirigent vers le marché odorant. Henrick Amundsen en profite pour se glisser dans ce flux migratoire providentiel et éphémère. Il a conscience de son aspect général. Il ne sent pas très bon et ses vêtements sont d'une propreté douteuse. Son état corporel n'est guère plus reluisant. Heureusement pour lui, l'odeur du poisson est pugnace et il arrive à

se fondre dans la foule chipant, par-ci par-là, quelques toasts de saumon fumé.

Malheureusement, son estomac, lui, ne supporte plus cette nourriture et lui rappelle sans l'avertir, d'une manière peu conventionnelle. Une forte envie d'aller assouvir un besoin naturel lui dicte sa nouvelle priorité. Trouver des WC ! Il sort rapidement du marché en bousculant au passage quelques touristes surpris, puis l'air un peu dégouté, protégeant du même coup leurs jeunes progénitures. Il remonte d'un pas pressé, la rue d'Hambourg où un sigle lui indique le petit endroit salvateur. Il se range devant la cabine, trépigant sur place. La porte est fermée et de toute façon l'endroit est payant et il n'a pas un « Kopeck ». Son ventre lui fait de plus en plus mal. Il redescend vers le port en se dirigeant vers Bryggen. Le vieux quai de Bergen grouille de monde. Les 58 maisons en bois qui longent la mer sont occupées par des ateliers d'artistes. Pas un étroit recoin pour se soulager ! On peut comprendre que ça pouvait brûler souvent vu le rapprochement des habitats les unes aux autres. Il atteint, dépasse le navire-école, magnifique voilier, puis au détour d'un bâtiment, il se vide les intestins. Une diarrhée qui n'arrange rien à son état général. Il se fait minuscule, se cachant derrière une caisse en bois. Il tente, s'en y parvenir, d'être le plus discret possible, mais plusieurs personnes aperçoivent dégoutées son petit manège. Il se voit honteux, souillé et... malade. Il n'ose même plus se relever. Il jette un coup d'œil autour de lui espérant trouver un morceau de papier, rien ! Il n'a pas d'autre choix que de relever son caleçon et son pantalon entre ses jambes maculées.

Il remonte la rue pentue en direction de son repaire. Il ne sait pas trop ce qu'il va pouvoir y faire, mais se soustraire au regard des gens devient une réelle nécessité.

Par bonheur sur le chemin il aperçoit Piotr. Le garçon de treize ans environ, un peu grassouillet et au visage sympa, l'accueille chaleureusement, réjouit de retrouver cet ami un peu étrange et secret.

– Salut Piotr ! lui dit Henrick transporté de joie également de le trouver là. Tu tombes bien !

– Salut. Lui répond le garçonnet en faisant une moue circonspecte avec son nez. Waouh ! Tu ne sens pas la rose !

– Ne m'en parle pas. Ecoute, je suis malade comme une bête. Est-ce que tu peux m'aider s'il te plait ? J'ai besoin d'une bonne douche et de laver mes fringues ! On peut aller chez toi ?

– Je... je ne sais pas trop.

– S'il te plait !

– Bon d'accord ! Soit discret à cause des voisins. Tu passeras derrière le bâtiment je t'ouvrirai la porte du jardin.

– Tes parents ?

– Ils ne rentreront pas avant ce soir tard.

– Il n'y a personne chez toi ?

– Non ! Personne ! Tu ne vas pas me faire du mal au moins ?

En posant cette question Piotr dévisage ce garçon à la mine patibulaire. Non seulement il ne sent pas très bon mais surtout il ne sait rien de lui. Son instinct décide à sa place. C'est décidé, il va l'aider.

– Mais non, gros bêta, rassure-toi. Répond Henrick gratifiant son sauveur d'un large sourire.

Piotr enfourche son vélo et se dirige vers une volumineuse bâtisse. La maison, recouverte de lattes de bois rouge posées horizontalement, sur trois étages plus un grenier, est le repaire de l'adolescent aux cheveux châtain. Pour y entrer, Piotr emprunte un escalier de... bois de la même couleur que le reste et qui a l'air de tenir par l'opération du Saint-Esprit et s'arrête à une porte verte ! Lorsqu'il l'ouvre, une lampe en forme de globe s'allume donnant encore un peu plus de bizarrerie à l'édifice. Comme toutes les résidences de Norvège, il n'y a pas de rideaux, ni de volets. Depuis une large fenêtre d'une-pièce qui semble être la cuisine, Piotr fait un geste à Henrick pour lui indiquer de faire le tour de la bâtisse. Le jeune homme se trouve dans un appentis de bois juché sur une bille de conifère récemment abattu. Malgré les bonnes odeurs de sapin, sa propre émanation finit vraiment par l'écœurer. Il a envie de vomir.

Il fait un signal du pouce à son acolyte et se dirige vers l'arrière du bâtiment. Il pousse une grille vers l'intérieur, lance un coup d'œil aux alentours, longe un mur de parpaing et se retrouve dans un carré de pelouse fraîchement coupé. Une porte s'ouvre sur une remise remplie de matériels de jardin.

Piotr lui fait signe de le suivre. Ils marchent dans une cave faiblement éclairée, puis montent un escalier de bois. De nouveau une contre-porte et enfin une grande pièce avec de toutes petites fenêtres. Le plafond paraît haut. Le séjour est sobrement décoré d'un canapé d'angle, d'un fauteuil proche d'une cheminée fumante et un guéridon rempli de journaux

divers. Plus loin, une table et un buffet en bois fraîchement lustré où trône un bouquet de fleurs mauves aux longues tiges. Il règne dans la maison une forte odeur de sapin et, moins présent, de bois brûlé.

Les deux garçons restent debout sans se parler un bon moment comme si l'un laissait à l'autre le temps de s'adapter.

– Ça va ? demande Piotr presque inquiet. Ça te plaît ?

– Oui, oui ! réplique Henrick. Tout va bien. C'est juste cette odeur de sapin...waouh ça sent fort !

– Ah bon ! Moi je ne sens rien. Par contre toi...

– Mouia ! T'as raison mon pote. Je pue bien plus que cette maison !

– Merci !

– Non ! Ce n'est pas ce que je voulais dire. Ta maison ne pue pas, c'est même très propre ici, c'est juste cette odeur de bois. Je m'y fais déjà d'ailleurs. Pas à mon odeur par contre. Je peux me laver ?

– Oui, bien sûr ! Dans la salle de bain, il y a tout ce qu'il faut. Si tu veux laver tes fringues, à la remise il y a une machine et un sèche-linge. Je dois pouvoir te prêter un short et une veste de survêtement. Vu ta taille et vu la mienne !

– C'est où ?

– Au fond du couloir sur le même palier.

Henrick Amundsen se dirige vers l'endroit béni trop content de pouvoir se décrasser enfin. La maison d'apparence un peu vieillotte possède une salle de bain spacieuse et fonctionnelle. Deux vasques, une immense baignoire et un bidet. Il retire ses vêtements souillés et plonge dans l'eau chaude qui coule depuis un robinet en forme de cygne. Son corps se couvre de

frisson au contact du liquide bouillant. Il attrape un flacon de bain moussant qu'il renverse. Une mousse odorante flotte gaiement autour du garçon qui s'immerge quasiment complètement laissant apparaître juste le bout de son nez et de sa bouche. Il ferme les yeux et se détend immédiatement presque à s'assoupir.

Tout à coup, il sent une présence. Il ouvre les yeux et trouve planté devant lui Piotr un peu ballot.

– Qu'est-ce qui se passe ? demande Henrick. Que fais-tu là ?

– Rien ! Désolé de t'avoir fait peur. J'ai frappé, mais tu ne répondais pas. Je suis juste venu t'amener les affaires.

– Ah OK. Merci ! T'es sympa.

– De rien. Pour tes affaires sales, on verra ensemble, tu comprends, c'est un peu dégueulasse.

– T'inquiète. Je comprends.

– Et... au fait, ne laisse pas déborder la baignoire.

– Non ! lui répond Henrick en lui envoyant de la mousse.

Une heure plus tard, lui lavé, les vêtements en train de sécher, Henrick, affublé d'un short et d'une veste de survêtement un peu court, s'affale dans le canapé confortable. Le feu de bois crépite dans la cheminée. Il s'installe à côté de Piotr.

– La fourrure c'est pour toi. Lui dit-il.

– Ah bon ! répond-il en marmonnant la bouche pleine. C'est sympa !

– Tu sais, tout à l'heure, ce n'est pas des voisins dont j'avais peur. Eux, ils s'en foutent si je fais venir des copains. J'ai des copains, tu sais ! D'ailleurs...

– De qui avais-tu peur alors ?

– Il y a des gens qui te cherchent... je ne les connais pas, mais je sais qu'ils te cherchent. J'ai vu une photo de toi qu'ils montraient à quelqu'un. Je n'étais pas tout près, mais je t'ai reconnu avec tes cheveux roux.

– Je n'ai pas les cheveux roux, mais châtain très clair.

– Bon si tu veux...

– J'y tiens ! Coupe-t-il en souriant. C'était des étrangers ?

– Non. Des Norvégiens. En tout cas, ils parlaient notre langue. Surtout la tienne d'ailleurs, ils avaient un fort accent. Ils devaient venir d'Oslo. Pourquoi te cherchent-ils ?

– Je ne sais pas vraiment. Je t'expliquerai plus tard. Raconte-moi un peu ta vie ça me changera les idées.

– Ah, d'accord ! dit-il trop ravi de pouvoir parler de lui. Comme tu sais, je m'appelle Piotr, j'ai treize ans, bientôt quatorze, j'ai trois bons copains...

Henrick Amundsen n'eut pas le loisir d'en entendre davantage. Il s'assoupit sur le canapé moelleux la tête dans la fourrure et s'en va rejoindre le pays des songes.

*

* * *

– Fous-moi la paix ! S'énerve André Martinien.
Ma femme me pose moins de questions que toi !

– Peut-être parce qu'elle n'est pas au courant de tes projets ? Réplique Maurice Bérard. Une semaine ? Tu t'en vas une semaine comme ça au retour de vacances !

– Écoute-moi Maurice ! Je suis le patron ici et je fais ce que je veux ! Je ne vais pas mettre mon entreprise en péril pour une semaine d'absence. Ça fait 20 ans que l'on bosse ensemble. Tu es un bon directeur, mon bras droit et mon ami et pour tout ça je te fais une entière confiance. Mais là, tu vois, en ce moment, je m'emmerde, je tourne en rond comme un chien en cage. J'ai tout réussi dans ma vie : mon travail, ma famille, mes amis. Mais il me manque quelque chose... un gros frisson, une quête à mener. Cette histoire que je t'ai racontée, ce n'est pas des bobards ! C'est la vérité, je l'ai vu sauter ce gamin ! Depuis, ça me turlupine, ça m'empêche de dormir, il faut que je sache. Je ne sais pas pourquoi, mais... mais il faut que j'aille là-bas... il me faut aller voir. C'est le maillon qui manque à ma vie qui devient sirupeuse. Un dernier grand frisson avant de s'encrouter vraiment !

– Je te crois...

– Je veux savoir pourquoi ! Savoir qui c'était. Tu comprends ?

– Non, pas vraiment à vrai dire !

– Un gamin de 15,16 ans, tout au plus, tout seul sur ce navire. Une belle gueule ! En bonne santé, en apparence au moins ! La vie devant lui, quelle chance ! Il saute ! Comme ça ! Sans explication, sans même un mot, une lettre d'explication, il saute ! Pourquoi ? Pourquoi met-il un terme à sa vie ? Qui ou quoi l'a poussé à faire une chose pareille ?

– Pourquoi veux-tu qu’il y ait quelqu’un derrière tout ça ! Les jeunes... maintenant...

– Tu parles comme un vieux ! Ce regard, le tout dernier regard qu’il m’a jeté, c’était un appel au secours !

André Martinien se lève de son fauteuil confortable, s’appuie de tout son poids contre son bureau, les deux poings sur le bois en teck. Il contemple quelques objets, une coupe de foot remportée il y a longtemps, une voiture miniature offerte par sa fille, une Mercedes-Benz 300 SL, coupée. Puis, doucement, méticuleusement, il range ses papiers, redresse le téléphone et ferme son ordinateur portable Packard Bell noir. Il contourne sa table de travail. Il fait quelques pas en direction de son ami. De grandeur identique, les deux hommes se toisent dans un silence pesant pendant quelques instants. Il pose les mains sur les épaules de son directeur.

– Il n’y aura pas de soucis. Tu pourras me joindre sur mon portable. D’accord ?

– quand pars-tu ?

– Maintenant ! J’ai un avion dans une heure pour Hambourg et j’embarque ce soir sur le bateau. J’ai réussi à avoir une place sur le même navire de croisière : « Le Costa Pacifica ». J’espère que ce sera toujours le même personnel de bord. Je pourrais faire mon enquête. Je me donne une semaine, le temps de la croisière, si je ne trouve rien, j’abandonne.

– Et Marie ?

– Elle me croit en voyage d’affaires. Elle est partie chez notre fille au bord de la mer. Elle est heureuse d’aller là-bas et elle ne m’a pas trop posé de

questions. Elle a l'habitude. Ça va aller, ne t'inquiète pas !

– Je t'accompagne à l'aéroport.

– Non, pas la peine, j'ai un taxi qui m'attend. T'as du boulot, je te laisse.

*

* *

La jeune femme d'une trentaine d'années gare son automobile, immatriculée au Danemark, sur le port de Kiel.

Le parc à voitures, réservé aux personnes effectuant la croisière, se trouve juste devant le magnifique navire frappé d'un énorme « C » sur son unique cheminée.

Une foule de gens converge vers un grand hall de gare. Elke Portack en déduit que c'est l'endroit où elle doit se rendre. Elle déploie ses jambes élancées, interminables, de sa « mini Cooper », ajuste sa jupe courte et se dirige vers le coffre de son auto.

Elle extirpe une valise et enfle une veste noire qui est restée sur la plage arrière. Puis d'un mouvement de bras souvent répété, elle retire ses longs cheveux blonds emprisonnés dans son tailleur pour les laisser retomber sur son dos.

Elke Portack est une très jolie femme. Grande, majestueuse, proche du mètre quatre-vingts, un visage fin et autoritaire, un nez aquilin et des yeux bleus et verts, brillants comme des paillettes dorées un soir de Noël.

Elle ajuste, sur son arrête nasale, une paire de Lunettes soleil, Ray Ban Original Wayfarer, qui lui